

# Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

## ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr.
Six mois . . . . .	3 fr.
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSÉ, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à l'Administrateur

## ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## Avis important

Pour nous éviter toute difficulté avec l'administration des postes, nous prions instamment nos camarades et correspondants, d'adresser désormais tout ce qui concerne Le Libertaire aux divers points de vue administration, tels que mandats et bons de poste, commandes de librairie, etc., etc., au nom de Pierre MARTIN, administrateur du Libertaire, 15, rue d'Orsel.

Pour la rédaction, faire les envois à SILVAIRE, même adresse.

## Le nouvel Hervéisme

Notre Sans-Patrie ne manque pas d'aplomb. Après avoir fait l'apologie du moins inattendue, de l'armée, il s'étonne que les antimilitaristes refassent, pour lui répondre, le procès du militarisme ; puis, il s'exclame :

Que vous importe que je défende l'armée par certains côtés ; c'est pour ne pas être broyés par elle lorsqu'une grève générale révolutionnaire se produira. Voilà le seul problème que j'ai examiné. Tout ce que l'on nous sort à côté de cette question est hors de sujet. G. S. du 1<sup>er</sup> février (Réponse à quelques objections).

Ce que le naïf Sans-Patrie — est-ce bien naïf qu'il faut dire ? — nomme hors de sujet, c'est précisément toutes les raisons que nous avons de détester l'armée ; raisons qui font qu'au lieu de vouloir l'attirer à nous, nous croyons que nous serions gangrenés, démoralisés, absorbés par elle, si nous suivions la dangereuse méthode néo-hervéiste.

Mais, ajoute le Sans-Patrie, les officiers et sous-officiers d'aujourd'hui ne sont pas ce qu'il étaient, il y a vingt ou même dix ans : « En réalité, les « rem-pilés » sont des fonctionnaires qui ressemblent au million d'autres fonctionnaires ou employés d'Etat qu'on rencontre partout, ni meilleures ni pires ; leur métier n'est ni plus ni moins abrutissant (1), que celui de postier, de cheminot, d'allumetier, etc. »

Et c'est l'homme du drapeau dans le fumier qui dit ça ! L'esprit de la caserne aurait changé ! Une enquête faite auprès des officiers d'aujourd'hui le lui a appris !

Pourquoi ne pas nous affirmer que les poulets ne picorent plus, mais qu'ils tètent ?

Et c'est sur cette affirmation qu'il nous faut renoncer à combattre l'armée dans l'esprit des jeunes gens ; au contraire, nous devons les engager à prendre du galon et par conséquent à se faire obéissants jusqu'à la servilité et s'imbiber de militarisme jusqu'à n'être plus qu'un matricule, avec un ou plusieurs galons autour. Sans quoi, comment les obtenir, ces galons ?

« L'armée, quel que soit votre désir, répond *Gernimal*, l'organe anarchiste d'Amiens, hier encore très hervéiste, est et ne peut être que l'école du crime, de l'abrutissement, de la soumission.

« Ce n'est qu'en continuant à insuffler l'esprit de révolte chez les soldats que nous arriverons à multiplier les actes d'insoumission collectifs comme celui du 27.

« C'est en développant l'aversion naturelle de chaque individu contre l'autorité et ses chefs que nous arriverons à cultiver le minotaure militaire.

« L'erreur de nos camarades de la G. S. consiste à vouloir faire la révolution par la tête, alors qu'il n'y aura de transformation réelle que par la base.

« Les chefs, quels qu'ils soient, sont et demeurent pour nous des ennemis.

Il y a des théologiens parmi nous. Mais il y en a bien davantage parmi les disciples de Saint-Marx et il faut avoir un certain aplomb — ça fait deux fois aujourd'hui — pour reprocher cela au *Libertaire* qu'on a tant accusé d'être trop éclectique et qui, il y a un peu plus d'un an, publiait des études critiques sur le communisme et l'anarchisme en général. Celui qui a répondu ici au S. P. n'a d'ailleurs rien d'un sectaire, on le sait à la G. S.

Non, voyez-vous, il faudra trouver autre chose pour nous convaincre, ô Sans-Patrie, et par nous j'entends tous les révolutionnaires éclairés et non pas les hommes de parti-pris, ni les anarchistes suiveurs.

P. S. — *Gernimal* n'est pas seul à parler de volte-face. Nous trouvons dans une succursale de la *Guerre Sociale*, dans le *Travailleur socialiste* de l'Yonne lui-même, le passage suivant :

« Il vous apparaîtra certainement que, si nous adoptons la nouvelle façon de voir de notre Sans-Patrie, nous accomplirions une volte-face pyramidale, et cela ne contribuerait guère à nous faire prendre au sérieux et surtout à inspirer confiance à ceux que nous voulons rallier. »

Le *Travailleur* va-t-il être excommunié comme un simple *Libertaire* ?



### GRANDE NOUVELLE

Nous devons à l'indiscrétion d'une personne bien informée la connaissance d'un projet, destiné à être rendu bientôt public et qui soulèvera une grosse émotion dans les milieux révolutionnaires.

Dans ce projet, il ne s'agirait de rien moins que d'établir avec un luxe d'arguments irréfutables, que les révolutionnaires auraient tout intérêt à se faire... calotins et à défendre l'Eglise et la prétralité.

Le goupillon après le sabre ! Décidément, l'air de la Santé mentirait à son nom ; car c'est de cette prison que nous viendrait le nouvel évangile.

Ceci sous toutes réserves, bien entendu.

### LE MIKADO A LA LANTERNE !

Ce cri, alterné avec le chant de la Marseillaise, a été poussé par deux mille personnes le 30 janvier, dans les rues de New-York.

La campagne de nos amis d'Amérique a rencontré, on le voit, un peu plus d'échos que la nôtre et que celle de la C.G.T. elle-même.

Et cependant peut-on citer un plus horrible crime gouvernemental. Des faits de révolte avaient précédé les assassinats judiciaires de Chicago, de Xérès et de Barcelone, la lâche vengeance des gouvernements pouvait s'expliquer. Les héros japonais ont été pendus, eux, comme Etienne Dolet fut brûlé, simplement pour avoir pensé et répandu leurs pensées. En cela seul consistait l'attentat à la vie du mikado dont parle la presse vendue.

Et les révolutionnaires français n'ont pas bougé ! La solidarité internationale serait-elle un vain mot chez nous ?

### HELAS...

Chaliapine, le magnifique chanteur, le grand artiste et le noble révolutionnaire que nous applaudissons à son passage à l'Opéra de Paris, vient de se jeter aux genoux de la Bête rouge de Tsar-koi-Selo. Le tsar, nous disent les journaux, a accordé une audience spéciale au chanteur russe.

Encore un qui finit ignoblement, pour de basses satisfactions d'honneurs — au plurIEL — et d'argent.

### BACNES D'ENFANTS

Le correspondant d'un grand quotidien s'est rendu à la colonie de Belle-

île pour enquêter sur la mort, par suite de mauvais traitements, d'un jeune disciplinaire.

Dans les cellules, écrit-il, les colons punis de prison sont maltraités, mis presque constamment au pain sec ; pour eux, une discipline a été créée ; il leur faut marcher pieds nus pendant des heures en file indienne, sur une piste qui porte maintenant la trace de leurs pas. Aussi de nombreux colons se sont enfin les mois derniers pour éviter les mauvais traitements. Mais, après avoir été punis d'une peine correctionnelle, ils ont rejoint la colonie. L'un d'eux, Rebo, âgé de 17 ans, originaire de Saint-Malo, qui s'était échappé deux fois, fut mis en cellule, au pain sec. Les mauvais traitements l'épuisèrent et, le 1<sup>er</sup> janvier, on le transporta à l'hôpital dans un état très grave ; il succomba deux jours après.

Le médecin, apelé, déclara qu'il avait succombé à la tuberculose pulmonaire ! Tous ces faits me sont signalés par des témoins dignes de foi. Demain, on m'affirme que j'apprendrai encore des faits non moins révoltants.

Toujours la même chose. O douce République, qui n'a su — tout comme aux époques d'« obscurantisme » — que trouver des supplices pour ramener des enfants dans le « droit chemin ».

### LE MOT ET LA CHOSE

Des Hommes du Jour :

« A la frontière des Zaïrs de la Chaouïa, un officier français, un sous-officier et trois gourmiers viennent d'être tués dans un engagement.

« C'est ce qu'on appelle le guet-apens de Merchouch. »

Il faut en effet savoir distinguer quand c'est nous qui tuons les autres, on appelle ça une victoire ; quand ce sont les autres qui nous tuent, c'est un guet-apens. De même, nos adversaires sont des bandits ; et nos soldats sont des héros. »

## Au « Général » vexé

Le *Libertaire* qui, comme je le disais dans mon article de la semaine dernière, veut être populaire et posséder pour cela d'assez nombreuses sympathies dans le monde ouvrier — nous l'avons constaté dimanche dernier — nous l'avons constaté dimanche dernier — une fois de plus, sur me l'a fait voir.

De ce qu'il apparaît certainement que, si nous adoptons la nouvelle façon de voir de notre Sans-Patrie, nous accomplirions une volte-face pyramidale, et cela ne contribuerait guère à nous faire prendre au sérieux et surtout à inspirer confiance à ceux que nous voulons rallier. »

Le *Travailleur* va-t-il être excommunié comme un simple *Libertaire* ?

Ce qui ne m'étonnera plus, certes, ce sont les contradictions du « général » et ses « pâves de l'ours ». Et je ne serai pas le seul ! Quand j'en aurai le loisir, j'essayerai, avec mon épaisse intelligence de boule-dogue, de ramener les ouvriers égarés par les théories nouvelles du « général », à une logique moins étrange. L'amitié qui m'entraînait un peu ne me gêne plus.

Il pourra hausser les épaules, « le général », je lui souhaite que personne n'ait le même geste pour ce qu'il écrit actuellement.

En ces occasions, mon inégalité pourra encore se manifester, mais elle contribuera aussi à l'éducation de la classe ouvrière.

Ceci dit, je ne lui en veux pas au « général ». Qu'il soit assuré qu'il a toujours mon estime ; je crois encore à sa sincérité. Mais il aura toujours en moi un des nombreux soldats récalcitrants à la discipline ayant plus de défiance que de confiance dans les chefs et dans les intellectuels.

Au revoir et sans rancune, général ! Georges Yvetot.

## Notre Fête

La grande et belle salle de la Bellevilloise était archi-pleine dimanche dernier. Par les immenses baies vitrées, une lumière joyeuse entrait à flots, versant l'allégresse dans les coeurs, car un soleil tout printanier brillait vivement au dehors.

Bientôt les stances et les couplets enflammés épandirent leurs sonorités par la salle et la foule se mit à vibrer à l'unisson de la lumière et du lyrisme révolutionnaire.

Pendant trois heures, les chansonniers se succédèrent sans interruption ; un entraîte de dix minutes à peine, et cela recommence ; les innombrables auditeurs entassés là ne se lassent pas. Et il en fut ainsi jusqu'à près de huit heures !

La muse révolutionnaire est restée l'une des plus fécondes, on pouvait s'en convaincre à cette grande matinée. Encore tous les chansonniers qui avaient promis leurs concours n'ont-ils pu venir. C'est ainsi que Xavier Privas et Paul Ferrier, empêchés, ont eu la généreuse pensée d'offrir un lot de leurs œuvres au bénéfice du *Libertaire*.

Entre deux séries de strophes révolutionnaires, l'excellent groupe théâtral du 20<sup>e</sup> mit en joie l'assistance avec le « Cultivateur de Chicago » ; rendue avec autant de verve que de justesse d'expression, cette œuvre satirique remporta un vif succès.

Mais ce qu'il faut noter avec une grande satisfaction, c'est l'empressement apporté par tous, public, chansonniers, organisateurs, camarades afficheurs, etc., pour la réussite d'une fête donnée au bénéfice du *Libertaire*. Et c'est été le gros succès, car la vaste salle de la Bellevilloise ne pouvait contenir toute

la foule accourue à l'appel fait au nom du journal ; de nombreux auditeurs se pressaient debout devant les portes, au pied de la scène, partout où l'on pouvait tant bien que mal s'insérer.

Ceci nous prouve combien cette feuille rencontre de sympathies et une pareille assurance nous est un grand réconfort dans la lutte multiforme — contre l'engouement gouvernante, contre le boycott capitaliste, contre l'hostilité des uns et l'indifférence des autres, contre les difficultés financières et morales de toutes sortes — que nous devons soutenir tous les jours.

Et notre joie ne fut pas moindre à constater que nombre d'auditeurs appartenient, non point à nos milieux, mais à tous les milieux ouvriers du grand faubourg et d'ailleurs. Ainsi, tout en aidant dans une appréciable mesure cet organisme anarchiste, le leur, nos amis de la Fédération et les chansonniers dévoués ont-ils pu faire œuvre de propagande non moins appréciable.

La Fédération révolutionnaire communiste peut se féliciter de son heureuse initiative. Le gros succès qu'elle a obtenu est du reste des plus encourageants et c'est bien son avis, puisqu'elle songe à organiser une nouvelle fête dans un autre quartier de Paris et qu'elle vient de retenir dans ce but la date du 18 mars. Une première expérience permettra à nos amis de faire mieux encore ; c'est donc une soirée triomphale qu'ils peuvent espérer cette fois.

Et maintenant nous donnons rendez-vous à nos amis pour le 18 mars et nous disons à tous UN CHALEUREUX MERCI !

P. S. — Nous donnerons, dans notre prochain numéro, le bilan exact de la fête.

## Petits Pavés

Connaissez-vous le matelot Sauret ?

C'est un gentil gamin qui fit beaucoup parler de lui autrefois ; et voici que les journaux nous apprennent que le petit garçon vient encore de faire des siennes : attaques nocturnes, vols, etc. Toutes les vertus ! Cet enfant terrible (pour les passants tardifs) mérite les plus grands éloges de ses maîtres en art d'accorder le civil à toutes les sautes ; mais il est fâcheux que ses connaissances géographiques soient aussi rudimentaires. En effet, ce matelot, qui est très rigolo, conformément à la vieille rengaine, a confondu Dunkerque avec une ville du Maroc ou de Chine et le voila fourré dans un sale périn.

Son père n'est pas Boulanger (Georges), mais heureusement qu'il est général ; aussi nous espérons, pour l'honneur de l'armée, qu'il ne laissera pas son fils couler à fond, ce qui serait d'un effet désastreux pour la marine. Un sous-marin peut faire le plongeon suprême, un marin, fils d'officier supérieur, ne doit l'imiter.

Félicitons, ainsi qu'il convient, ce p'tit jeune homme de bonne famille d'avoir un papa.

En cette semaine, bénie des dieux, nous n'avons pas eu que des histoires de brigands pour nous divertir. Le rédacteur du Libertaire chargé des comptes rendus des séances de la Chambre (besoigne qui ne lui fait pas trop les ménages, car quoi qu'il touche des appointements fabuleux, ce qui entre nous est un peu la cause que le journal fait si souvent appel à la générosité des camarades, ce fameux rédacteur dont la prose est si chère, n'a pas encore donné une ligne de copie) ; donc le copain qui garde la Chambre nous a fait de très curieuses révélations sur la séance qui eut lieu jeudi.

Vous savez que nos « représentants », pris d'un accès de sainte pudore, refusaient de toucher plus longtemps 15.000 francs ; il fallut l'intervention des plus grands tribuns socialistes pour qu'ils acceptent ce modeste salaire ; seul Jaurès, l'Himalaya de la parole, s'abstint de prononcer un discours. Après des travaux laborieux comme un enfantement par inversion, c'est-à-dire les pieds devant, — kil-ka la sorte de l'ex-ministre André, — la Chambre, d'après notre rédacteur, fut d'abord noyée par le flot d'éloquence des orateurs, puis nos honorables, le visage contracté par l'épouvante, furent pris de sueur froide en entendant narrer les misères, la pauvreté dont ils allaient être l'inévitable proie. C'est alors que notre joyeux Brisson, le sourire aux lèvres, arrêta les orateurs en demandant à leurs collègues « s'ils maintenaient leur demande de diminution de salaire ? » 316 députés, qui en avaient déjà parlé, la tête et qui craignaient un nouveau débâcle, votèrent le maintien de leur maigre pitance, ceci simplement pour éviter, selon leurs déclarations, d'être obligés de toucher des pots-de-vin, chose indignante des citoyens intégrés qu'ils sont.

Craignant de voir les élus de la nation tendre la main à la porte des églises et aux coins des ponts ou vendre leurs consciences pour un morceau de pain, un comité, composé de compagnons libertaires, vient de se former dans le noble but d'organiser une fête de charité au profit de ces pauvres honneurs ; cette soirée sera donnée dans la salle des fêtes du Libertaire et dans ses immenses jardins d'hiver éclairés à giorno pour la circonstance ; elle aura lieu aux calendes grecques.

On fera la bombe !

E. Guichard.

## LEUR MORALE

optique faussée travestit la beauté en hideur, et le plaisir est pour eux une anomalie monstrueuse.

Ils ne permettent l'acte d'amour que dûment légalisé, consacré par la cérémonie touchante du mariage, et il faut que les conjoints, comme ceux dont nous parla jadis Hugues Delorme dans une chanson chanoyresque,

S'efforcent d'opérer la fusion des centres

Pour que la France compte un citoyen de plus.

Contre la propagande anticonceptionnelle

A la demande de M. le sénateur Bérenger, président de la ligue contre la licence des rues, la neuvième chambre correctionnelle, présidée par M. Aussel, vient de condamner la propagande anticonceptionnelle par des motifs qu'il est intéressant de reproduire in extenso :

« Attendu que par suppression du risque de grossesse, la propagande anticonceptionnelle entraîne au libertinage et à la débauche, que c'est en cela qu'elle est contraire aux bonnes mœurs,

« Attendu que la loi n'a pas voulu atteindre seulement l'écrit obscène, l'expression, c'est-à-dire la forme, qu'elle a voulu également atteindre les résultats, c'est-à-dire le fond,

« Attendu que les travaux préparatoires ne laissent subsister aucun doute à ce sujet,

« Attendu que c'est à la Chambre des députés que au mot « obscène » a été ajoutée la formule « ou contraire aux bonnes mœurs » ;

« Que le projet du gouvernement proposait d'ajouter au mot « obscène » la formule « ou de nature à exciter la débauche » ;

« Qu'au Sénat le verbe provoquer a remplacé le verbe exciter ;

« Attendu que c'est parce qu'elle lui a semblé plus générale que la Chambre a adopté la formule finalement adoptée : « contraire aux bonnes mœurs » ;

« Qu'il n'est donc pas douteux que c'est contraire aux bonnes mœurs, ce qui est de nature à exciter ou à provoquer à la débauche ;

« Qu'en brisant les dernières résistances de la jeune fille encore retenue par la crainte de devenir mère, la propagande anticonceptionnelle, quelle qu'en soit la forme et quelles soient ses prétextes, tombe bien sous le coup de la loi. »

Le prévenu était poursuivi à raison de deux annonces qu'il avait fait paraître dans un catalogue de publication.

— Je n'ai pas voulu outrager les bonnes mœurs, avaf-il dit pour sa défense, mais simplement faire œuvre de vulgarisation médicale. — Marréaux Delavigne.

Je n'ai pu résister au plaisir de publier tout entier ce passage truculent de la chronique judiciaire du Journal. Donc, pour avoir fait paraître une annonce dans laquelle il offrait, sans doute, à des prix avantageux, de ces préservatifs à l'usage des deux sexes, dont la vente, jusqu'alors, n'était malheureusement prohibée, que l'on trouvait même dans les plus respectables pharmacies des plus austères sous-préfectures, un commerçant s'est vu condamné, et le président Aussel lui fut gravement plaidé à Bérenger.

On trouve toujours plus bête que soi ; Bérenger trouve des disciples. Plus que jamais les néo-malhuisiens sont inquiétés, surveillés : il faut faire des enfants, non de Dieu ! pour la France, pour la patrie, pour la guerre ! et peut-être aussi pour les verreries où l'on exploite honteusement, férocement, les enfants des prolétaires, ou bien pour les voir, parce qu'on n'a pas eu le temps de surveiller leurs premières années, s'en aller dans des maisons de correction, comme à Belle-Isle, où la vie des petits emmurés est un épouvantable martyre !

Qu'importe la misère, l'enfance dououreuse des petits des pauvres, qui importe les bagnes de gosses ! Comme Ugolin, le pays a besoin d'enfants pour les dévorer ensuite.

Si je tenais Bérenger ou quelqu'autre moraliste republisateur à tous crins dans un coin, je n'essayerais pas de leur montrer ce qu'a d'odieux et de stupide leur conduite, on ne raisonnera pas avec de pareilles brutes, mais je leur offrirais des préservatifs et, devant leur mine indignée, je crierais : Vive la baudruche !

Et j'éprouverais un certain plaisir à pocher les yeux effarés des vertueux apôtres.

Emile Czapek.

qui a compris qu'un des deux adversaires doit fatidiquement disparaître, veut finir dans le sang et justifier ainsi cette phrase déjà veillée : « La répression sanglante est la justice des gouvernements qui tombent. » Elle n'hésite donc devant aucun moyen, même les plus ignobles, non pour vaincre, elle n'a plus cet espoir, mais pour retarder sa chute ; et lorsqu'elle croit que dans des procès d'opinion les témoignages de sa classe ne deviennent suspects à une multitude de jour en jour plus éclairée, elle a recours à ceux d'ouvriers, compagnons de travail et de misère de celui qu'elle veut assassiner ; témoignages arrachés par l'argent, la contrainte et la misère.

Qu'on le veuille ou non, tous les travailleurs se sentent éclaboussés de cette fange qui consent à descendre plusieurs de leurs et ils doivent avoir à cœur d'intensifier leur effort pour n'avoir à combattre que l'ennemi commun : le capitalisme. Les rétractations obtenues par la belle enquête de M. Paul Meunier démontrent que cet effort ne sera pas vain. Déjà, après le verdict, deux braves camarades ont refusé de signer l'ignominieuse pièce qui leur était présentée. Ce noble exemple doit être imité jusqu'à ce que les exploiteurs de tout poil renoncent enfin à chercher dans la classe ouvrière les moyens d'accusation qui leur font défaut. Je sais bien qu'à ce métier, on gagne davantage qu'à décharger du charbon, mais si, pour les misérables inconscients, nous trouvons encore des atténuations à leur crime, il n'en est pas pour les greedins qui ont essayé de le commettre dans ces conditions. Derrière ce Delarue, dont la Transatlantique va faire maintenant son bouc émissaire, au moins officiellement, s'agissent tous les coupables de cette machination maintenant dévoilée. La haine qu'ils nous vouent s'en trouve décuplée, et il n'est que temps, par notre organisation et notre éducation vraiment révolutionnaires, de faire échouer leurs malpropres combinasons.

Tous les jaunes, inconsciemment, sont les accusateurs virtuels de demain ; de longue main préparés pour ce triste rôle ils l'accepteront sans sourciller si, inlassablement, nous ne travaillons à leur faire toucher du doigt les bords du gouffre où le patronat cherche à les entraîner. Il est très beau de donner des muscles à la Révolution ; il l'est davantage de lui donner un cœur et l'ouvrier qui vend son faux témoignage n'en a pas,

Emile Czapek.

## A l'ombre du drapeau

Un tout jeune soldat, Mariotti, avait contracté, il y a deux mois, un engagement de quatre ans pour le 141<sup>e</sup> de ligne, à Marseille ; il devint vite un bon soldat, discipliné, obéissant à toutes les corvées. Le jeudi 19 janvier, se sentant fatigué, il se fit porter malade. A la visite il ne fut pas reconnu. Le lendemain, Mariotti, encore plus fatigué, retourna à la visite. Comme la veille, la major à quatre galons Merlat ne le reconnut pas malade. Le samedi, la tête lourde, grelottant de fièvre, le malheureux va de nouveau voir le major qui le fait enfin admettre à l'infirmière. Le dimanche, c'est le major à deux galons Pigache qui passe la visite aux malades en traitements à l'infirmière ; celui-ci reconnaît que Mariotti a 39°8 de fièvre, mais Pigache ne juge pas à propos de l'envoyer à l'hôpital, où l'on pourrait lui faire des piqûres de sérum qui entraîneraient son mal, et il le laisse à l'infirmière, sous la surveillance d'un infirmier de garde, qui n'a à sa disposition que de la quinine comme remède. Dans la nuit de dimanche à lundi, le malheureux plouïou agonise sans soins, râlant, la respiration haletante, car il est atteint d'une angine diphtérique ; ses camarades, malades comme lui, sont là, muets d'angoisse de voir agoniser leur camarade dans de terribles souffrances. Enfin, lundi, à la pointe du jour, Mariotti rendait le dernier soupir. Mort pour la Patrie !! C'est le moment ou jamais, n'est-ce pas, de crier : Vive l'armée !

Que font alors les deux acolytes, Merlat et Pigache ? Dans leur rapport au général de brigade, ils disent, afin de cacher leurs torts, que Mariotti est mort d'une embolie au cœur !

Et dire que la vie de nos enfants est placée entre de pareilles mains ! Je sais bien, pour ma part, ce qu'il me resterait à faire si j'étais le père ou le frère de la victime.

Morlet,

de la Défense Sociale de Marseille.

P.S. — L'année dernière, le même fait s'est produit au 141<sup>e</sup>, à Marseille, et a été signalé par la Guerre Sociale. Le soldat Joly, de la 12<sup>e</sup> compagnie, s'étant fait porter malade, a été envoyé huit jours de salle de police pour ne pas avoir été reconnu malade à la visite. L'état du malheureux allant en empirant, il fut conduit à l'hôpital où il succomba deux jours après. Il serait temps que de tels scandales soient dévoilés au grand jour. Malheureusement la presse reptilienne, par la conspiration du silence, se fait la complice des assassins de nos enfants. Et après de tels faits, on voudrait que nous n'appelions plus l'armée « l'école du crime » ? Le vocabulaire antimilitariste est vieux jeu, paraît-il ! Allons donc ! Que ceux qui veulent faire risette aux galonnards le fassent, mais qu'ils n'essaient pas d'entraîner à leur remorque les militants sincères. Ceux-ci continueront leur lutte contre l'armée, contre la patrie, synonymes de crime, de vol, de lâcheté, d'assassinat.

M.

## Les tempéraments

J'possède un heureux caractère,

J'm'emballe jamais, j'fais pas d'petard, D'avant l'parti pris j'aime autant maître Et j'me fous du tiers comm' du quart ; Pangloss voyait la vie en rose,

Moi j'sais conçois différemment.

De r'auder j'ai souvent la cause,

Mais c'est pas mon tempérament.

C'est bon pour les faiseurs d'épées, M'as-tu-vu, futurs Escobars, Génies en ton ou névropathes, Abreuves du poison des bars.

Précher la révolte archi-sainte,

C'a pose un homme évidemment,

Quant à s'priver d'un' seule absinthe,

C'est pas dans leur tempérament.

Au rang des bruts ou ben des poires Faut-il inscrif' les avachis

Qui pleur' et font des tas d'histoires Sans motifs grav's, pour des chichis ? Bah ! ça n'a rien dans les artères,

Ça geint, mais ça pli' constamment ; Oser agir en libertaires,

C'est pas dans leur tempérament.

Ça vit pour gaver et pour suivre L'es fort-en-gueul', les fier-à-bras,

Tous ceux à qui l'besoin nous livre Et don't on fait des cochons gras ;

Du profiteur ça bais' la botte,

Ça s'fait mouchard, insollemment,

Mais fout' leis et dieux à la hotte ! C'est pas dans leur tempérament.

Ça manqu' d'énergie et d'audace,

Ça n'a pas d'nerfs, pas d'volonté ;

C'est mou, ça croupt dans sa crasse,

C'est l'pire ennemi de l'indompté ;

Du vaincu que l'cop'ret décolle,

Mais r'prend' de forc' tout qu'on nous vole,

C'est pas dans son tempérament.

Ben, moi, j'applaudis et j'admire

Le révolté calme et vaillant

Qui du Pouvoir fait son point d'mire

Et d'assailly d'vent assaillant.

Des grands emprunter tout' les armes,

S'en servir intelligemment ;

Narguer leurs cod's et leurs gendarmes,

Ça prouve un rud' tempérament.

Si l'on trouvait des Fritz en France

Et des Pierr' le peint', par quart' rons,

On aurait tôt vidé la panse

Des coffre-forts et des patrons ;

Et lorsqu'un d'ces gaillards-là tombe

En s'affirmant étonnamment,

On peut dire en montrant leur tombe

C'était un rar' tempérament.

Géants ayant qu'ch' chos, dans l'venir,

## LES SEMAILLES

Le Japon, dont on a tant parlé chaque fois que les journaux ont voulu offrir à leurs lecteurs un fantastique exemple de développement intellectuel, vient de montrer au monde que, pour la pratique de l'assassinat, il restait des premiers sur la liste des nations dites civilisées et que ce n'est pas sans raison qu'il retient l'attention de ceux qui prennent la peine de penser à notre époque.

Ainsi qu'il y a quelques années à Xéries et à Chicago, comme hier encore à Barcelone et à Rouen, un tribunal composé d'hommes « honnêtes estimés, jugés dignes de l'administration de la Justice », a condamné à mort et fait exécuter douze citoyens qui ont eu l'audace de ne pas penser comme les autres et de ne plus vouloir vivre comme des bêtes soumises sous le joug, mais bien comme des hommes.

Le tribunal de Tokio qui a rendu la sentence d'assassinat du docteur Kotoku et des onze camarades qui ont été exécutés en même temps que lui est sans aucun doute un tribunal comme ceux dont nous jouissons en Espagne et en France, quelque chose comme dans les cours d'assises Françaises, les « tribunaux de Justice » Espagnols. Tribunal de Justice ! On peut nommer ainsi un groupe de misérables qui condamnent à mort pour une conviction morale !

Les camarades exécutés à Tokio n'ont pas commis d'autre délit — chose prouvée jusqu'à l'évidence — que celui de penser librement et d'oser dire, en plein vingtième siècle, que l'empereur du Japon n'est pas le fils du Soleil et que ceux qui croient encore à de telles histoires sont des imbéciles.

Ce serait à en rire, s'il ne s'agissait d'un si monstrueux assassinat, de pouvoir penser que, par les temps qui courent, ce peut être un motif de condamnation à mort, de nier qu'un empereur du Japon ou qu'un savetier soient les fils du Soleil ou bien de la Lune.

La terrible fin de nos camarades japonais nous est affreusement douloureuse, mais nous devons espérer que, comme cela s'est produit dans tous les cas analogues, elle marquera le début d'une ère glorieuse pour l'Idée. Le sang répandu sera la semence qui germera parmi le peuple nippon, comme les crimes de Chicago et de Montjuich furent la cause du réveil des consciences révoltées qui ont amené les masses à la conception d'une lutte constante et énergique pour s'é-

manciper et balayer, même au péril de la vie, la boue ignominieuse qui, depuis tant de siècles, submerge l'humanité.

Nous sommes fort loin de Tokio. Nous sommes plus loin encore de penser que notre protestation pourrait occuper même un moment l'attention de ceux qui, au nom de la Société menacée, ont décreté la mort de douze hommes.

D'ailleurs, si nous étions même aux portes du palais impérial, nous ne perdrons pas notre énergie et notre temps en cris de protestation.

Et maintenant, apprêtons-nous à assister à la résurrection de Kotoku et de ses compagnons de martyre, immolés par une théocratie grotesque et sanguinaire.

Qu'ils soient pour nous, les camarades assassinés, un nouveau motif de haine. Gloire aux martyrs de Tokio ! Que de leur sang naissent les révoltes venues et salvatrices !

Eusebio Amo y Garcia,  
du groupe espagnol « Humanité. »

## Une œuvre à encourager

La belle fête donnée par la Fédération communiste révolutionnaire pour le *Libertaire* a fait naître en nous les plus beaux espoirs.

La propagande nous montre tous les jours que nos méthodes et nos moyens sont insuffisants. Que de choses avions-nous à faire, pour remettre à tout instant les choses au point : affaire Ferrer, affaire Rousset, affaire Durand, affaire Kotoku, chaque cas entraînant les mêmes mensonges de la part de nos maîtres et de leurs valets. Des quatre coins du monde, les mêmes plaintes et protestations nous arrivent : c'est la République Argentine, c'est l'Espagne, c'est l'Angleterre, c'est le Japon qui sont le champ de luttes effrayantes.

Pour répondre à la grande presse, nous avons besoin — à défaut de grands quotidiens — de feuilles à distribuer à l'occasion de tous les événements graves. Les brochures sont parfois trop cher, les organes anarchistes se font rares, parce que sans moyens de publicité. Eh bien, les camarades peuvent nous aider à remédier un peu à cela. La Fédération des Travailleurs communistes de la Banlieue-Est a décidé de fonder une imprimerie consacrée à la propagation des idées anarchistes communistes ; de plus, et profitant de cet outil, elle se propose de lancer un journal régional pour la Banlieue-Est.

Une partie du matériel est déjà acquis. Il nous faut maintenant une machine. Les anarchistes qui comprennent l'utilité et l'urgence de cette entreprise, doivent envoyer des fonds à Jaquemin, 23, rue du Garde-Chasse, aux Lilas (Seine). Une tombola est organisée. Le prix du billet est de 0 fr. 10. Envoyez les commandes et les demandes de carnets à l'adresse ci-dessus et au *Libertaire*.

Ch. R.

la grève récente des cheminots — pour se faire les collaborateurs de nos ennemis de classe en aboyant bassément et lâchement contre leurs adversaires de tendance emprisonnés ; ce sont les prophètes sybillins de la « Course à la Mort », qui n'en est pas une, tout en l'étant ; ce sont les contemporains du « Gâchis » et de la politique hérétique anarchiste, les annonciateurs aimables de scissions possibles, les semeurs de panique.

En dehors de la suspicion légitime que nous inspire un tel parrainage, ne sommes-nous pas en droit de nous demander quelles seront les conditions de cette entente que nous proposent du bout de la plume et des lèvres les cabotins et profiteurs du syndicalisme, mais qu'ils ne font rien pour réaliser ?

Et le fait même de nous proposer un accord qui n'aurait pas pour base les résolutions des congrès antérieurs n'indique-t-il pas suffisamment leurs intentions sournoises ? S'ils étaient sincères, ils utiliseront le prestige de leur situation et l'influence que leur confère le talent pour dissiper les malentendus, vaincre les préjugés, faire naître dans le cœur des exploités la haine de l'injustice dont ils sont victimes et dans leur esprit le désir d'étudier les conditions de leur émancipation ; ils s'emploieront à accroître le nombre des syndiqués conscients et à exalter en eux l'esprit de révolte. Mais non, ils se sont assigné comme rôle de dénoncer toute action générale comme dangereuse.

Et pourquoi ce mépris ? Pourquoi cette haine ? C'est que les révolutionnaires conçoivent le syndicat comme un agent de la lutte de classe allant des petites revendications quotidiennes à une transformation complète du régime de la production ; pour cette œuvre d'émancipation économique, il faut un prolétariat conscient et autonome, qui s'isole des influences du pouvoir, défenseur du patronat. Or, précisément, ce qu'on reproche à ceux qu'on a improprement appelés des réformistes, c'est de faire antichambre dans les ministères, de se laisser corrompre dans les conseils supérieurs et départementaux du travail, d'avoir des tendances à atténuer la lutte pour ne pas créer des ennemis au gouvernement, ou encore de se préoccuper un peu trop de l'avenir d'un parti politique.

Mais si vous restez intransigeants dans votre point de vue, c'est donc que les querelles de tendances vous paraissent inévitables ? dira-t-on.

— Certes, répliquerons-nous. Et la diversité des opinions n'est pas faite pour nous effrayer.

Car le moyen le plus efficace de nous entendre est encore d'affirmer loyalement nos conceptions dans leur intégralité. Foin des subtilités hypocrites et des imprécisions sen-

## L'Union Nécessaire

Certes, beaucoup de syndicats ne sont ni assez puissants, ni assez imprégnés de la conscience révolutionnaire pour pouvoir répondre à tous les besoins révolutionnaires du moment. Tel syndicat qui a fait la grève, en l'accompagnant de manifestations très violentes, qui a pratiqué la chasse au renard, ne bouge pas quand il est urgent d'organiser une manifestation de solidarité internationale. La minorité agissante et décidée du syndicat se sent abandonnée par le grand nombre. Il en est de même pour les questions d'ordre moral transformées — à tort ou à raison — en questions sociales. Beaucoup de faits, nous le savons, tiendraient à prouver le contraire, mais nous ne voulons voir ici que le côté faible du syndicalisme.

Et c'est là, justement, ce qui justifie le mouvement syndicaliste révolutionnaire, car ce dernier comprend la nécessité de la lutte économique autant pour éléver la conscience du prolétariat en vue d'une lutte morale, que pour des raisons simplement économiques. Mais en attendant son triomphe, comment assurer les manifestations de solidarité morale, de plus en plus indispensables ?

Le syndicat est impuissant. Pourtant, il faut faire quelque chose. On ne peut passer son temps dans les récriminations contre les ouvriers. Ceux qui, depuis des siècles, sont opprimés, maintenus systématiquement dans la misère et dans l'ignorance, comment pourraient-ils se transformer d'un coup en hommes résolus et conscients, même par un coup de la baguette magique d'un anarchiste critique ?

Mais alors, où sont les forces qui ferment ces manifestations de solidarité ? La réponse est claire : ce sont des révolutionnaires qui ne peuvent pas entrer dans le syndicat (médecins, avocats, étudiants ou, enfin, les gens sans aucun métier), et les révolutionnaires des syndicats, qui doivent répondre aux appels révolutionnaires : « Sauver les amis des autres pays en protestant avec force ou s'élèver contre la barbarie de nos maîtres pour sauver les têtes des militants ». Dans ces cas-là, l'insuffisance des groupements syndicaux apparaît formellement. D'où la nécessité des groupements, en dehors des syndicats, des éléments révolutionnaires anarchistes et communistes capables de remettre l'opinion publique et d'imposer aux gouvernements leurs volontés. Mais une telle organisation ne saurait être en rien hostile aux syndicats, sans lesquels, au bout du compte, il n'y a rien à faire ; de même elle ne aurait former un parti quelconque qui se substituerait aux syndicats et qui essayerait (inutilement d'ailleurs) de rem-

placer le mouvement syndicaliste révolutionnaire.

Ainsi donc, nous avons devant nous une situation claire et nette : lutter avec le syndicat ou lutter sans lui avec nos propres forces dans les moments de son impuissance morale. Mais elle semblera embrouillée et mal définie aussi longtemps que les éléments anarchistes révolutionnaires continueront leur critique métaphysique des syndicats sans y entrer pour faire de la bonne besogne révolutionnaire en éclairant les cervaeux des ouvriers encore inconscients et en les dressant pour l'action positive. Si les anarchistes comprennent cette nécessité, s'ils font cette propagande dans les syndicats, s'ils élèvent toutes les organisations ouvrières au niveau des idées du syndicalisme révolutionnaire, ils arriveront à la solution radicale de la question que nous avons posée plus haut. Le syndicalisme révolutionnaire deviendra une force matérielle, morale et intellectuelle capable d'accomplir sa tâche tout entière : l'émancipation humaine.

Ah ! je sais bien que l'anarchisme contient le syndicalisme révolutionnaire, que seul il lui fournit une raison d'être. Mais si le syndicalisme révolutionnaire n'a pas une philosophie aussi universelle et aussi définie que celle de l'anarchie, s'il constitue seulement une forme d'action, il n'est pas moins vrai qu'il est le seul mouvement capable de revêtir la forme anarchiste communiste, le seul qui peut et qui doit contribuer au triomphe de la Révolution sociale. C'est là qu'est le vrai caractère du syndicalisme révolutionnaire, qui justifie notre appel aux anarchistes communistes révolutionnaires : « Tous dans les syndicats pour y faire de la propagande, pour y générer l'esprit de révolte, et pour lutter avec eux. »

Wasso Chrochell.

\*\*

Beaucoup de camarades seront étonnés que je n'aie pas parlé des anarchistes individualistes. S'ils croient que je les ai confondus avec les anarchistes communistes quand j'ai parlé de l'impossible union ou de l'union nécessaire, ils se trompent. A mon point de vue, nous avons nous, les anarchistes communistes révolutionnaires, autant d'affinité avec les anarchistes individualistes (ceux qui sont logiques avec eux-mêmes et surtout sachant pourquoi et comment ils le sont) qu'avec des socialistes de l'école de Jaurès, de Guesde ou d'Hervé. Une union, même passagère, me semble impossible. Etre en opposition avec la société actuelle n'est pas encore un fait suffisant pour nécessiter l'union des éléments d'opposition ou de révolte. Nous sommes des révolutionnaires qui poursuivons non

seulement la destruction de ce que nous considérons comme injuste et odieux, mais également la réalisation de ce qui nous semble logique, juste et beau. Nous sommes des révoltés. Tandis que les anarchistes individualistes sont simplement les opposants, les protestants. Ils poursuivent un but qui existe en dehors de leur action, cette dernière étant autonome et même indépendante de l'ensemble de leur « programme » philosophique ou social. Je ne parle pas de l'école de Tucker, qui niait l'emploi de la violence contre l'oppression organisée, mais qui acceptait la même violence dans « la société des mois », comme une nécessité de la soumission, celle-ci étant faible et exigible, d'après lui. Cette école des anarchistes individualistes a vécu ; elle n'a plus de représentants, sauf quelques rares « phénomènes ». Les anarchistes individualistes de l'école de Mackay, comme Hertz ou ses « coreligionnaires », déclarent — et ils sont logiques — qu'ils sont les continuateurs de l'école libérale anglaise, qui était anarchiste (combien peu !) parce qu'elle niait la valeur éducative ou positive de l'Etat, qu'elle était contre lui, en lui substituant le principe du « moi », possédant l'esprit critiqué, mais bourgeoise et conservatrice parce qu'elle regardait la propriété privée comme une institution ayant une valeur éducative et vitale inconcevable dans une organisation économique ; enfin, parce qu'elle considérait le progrès et la culture comme le résultat de la concurrence, de la puissance de ce fameux principe : « Laissez faire, laissez passer ». La concurrence dans le domaine économique, la liberté entière dans le domaine politique, l'indépendance dans le domaine de la morale et de l'intellect, voilà la philosophie des anarchistes individualistes. Les moyens pour sa réalisation ? On ne sait pas encore ; on nous a pas encore honoré de cet éclaircissement. Nous ne pouvons avoir avec ces messieurs aucun rapport, ensemble, quoique nous ayons un trait caractéristique commun — si faible chez eux — la haine contre l'Etat. Mais nous avons aussi un trait commun avec les collectivistes. C'est la haine contre le capitalisme.

Nous sommes ici en présence de deux catégories de protestants qui, leurs rêves réalisés, rétabliront le même régime qui existe maintenant : les uns à raison de leur admiration pour la propriété ; les autres à raison de leur admiration pour le centralisme et tout ce qui en découle..

En ce qui concerne nos anarchistes individualistes de la nouvelle souche, qui se réclament tantôt de Stirner, à raison de sa puissante critique contre l'organisation sociale actuelle et à raison de son « culte » du « moi », compréhensible à l'époque où la gauche héhélienne luttait désespérément contre le conservatisme de l'hégélisanisme idéaliste et dialectique. — tantôt du communisme individualiste (*sic !*) — nous les laissons tranquilles, car

## Causerie syndicaliste

## L'UNITÉ MORALE

Dans une précédente causerie, je crois avoir démontré que la neutralité était un mythe et qu'il fallait choisir entre un syndicalisme autonome poursuivant des fins révolutionnaires et un corporatisme paix sociale se faisant l'auxiliaire du gouvernement ou d'un parti politique. Je suis resté dans le domaine des idées. Si j'étais descendu dans celles des faits, j'aurais eu à signaler ce qu'avait d'hétéroclite et d'étrangement suggestif la coalition antirévolutionnaire qui rapproche des hommes aussi divers que sont le légalitaire, ministéraliste et républicain Peufer, les politiciens unifiés Renard, Cleuet, Guérinier, et l'éclectique Niel qui, socialiste radicalisant en période électorale, est prêt à devenir n'importe quoi pour satisfaire sa vanité exacerbée et son insatiable ambition. Ce sera pour une autre fois.

Aujourd'hui, je veux essayer de dissiper une autre équivoque, qui s'exprime par une pompeuse locution : l'Unité morale. Il ne peut y avoir d'unité morale, me semble-t-il (c'est-à-dire, si je comprends bien, concordance de vues et convergence d'efforts), sans identité de but ; et s'il y a identité de but, la question ne se pose pas. Comment donc va se réaliser cette unité ? Ou plutôt au détriment de qui ? Au prix de quelles concessions ?

Et quels sont les hommes qui demandent cette unité morale ? Ce sont ceux-là mêmes qui se livrent contre le Comité confédéral — trop combatif et trop hardi à leur gré — aux attaques les plus violentes, qui dénigrent et bafouent l'idéal révolutionnaire et se font les champions d'un possible ouvrier, inconscient et mal défini, quand ils ne profitent pas d'une défaite imputable à leur veulerie et à leur manque de solidarité — comme dans

la grève récente des cheminots — pour se faire les collaborateurs de nos ennemis de classe en aboyant bassément et lâchement contre leurs adversaires de tendance emprisonnés ; ce sont les prophètes sybillins de la « Course à la Mort », qui n'en est pas une, tout en l'étant ; ce sont les contemporains du « Gâchis » et de la politique hérétique anarchiste, les annonciateurs aimables de scissions possibles, les semeurs de panique.

Nous ne sommes pas des enfants et on peut tout nous dire ; nous savons que l'esprit en luttant contre l'erreur acquiert une conception plus nette et plus vivante de la vérité ; nous sentons capables de juger entre les diverses théories et tactiques qui nous seront exposées.

J'entends bien : des froissements et des heurts sont à craindre, si la liberté n'a point pour corollaire la tolérance. Oui, mais pour être courtois et se supporter avec indulgence, il faut s'estimer. En est-il ainsi chez les syndicalistes ? Hélas ! la réponse qui s'impose à tout homme de franchise, qui ne veut pas s'abuser ni tromper ses camarades, est affligeante. Car il faut le reconnaître, les uns méprisent les autres ; ceux-ci haïssent ceux-là.

Et pourquoi ce mépris ? Pourquoi cette haine ? C'est que les révolutionnaires conçoivent le syndicat comme un agent de la lutte de classe allant des petites revendications quotidiennes à une transformation complète du régime de la production ; pour cette œuvre d'émancipation économique, il faut un prolétariat conscient et autonome, qui s'isole des influences du pouvoir, défenseur du patronat. Or, précisément, ce qu'on reproche à ceux qu'on a improprement appelés des réformistes, c'est de faire antichambre dans les ministères, de se laisser corrompre dans les conseils supérieurs et départementaux du travail, d'avoir des tendances à atténuer la lutte pour ne pas créer des ennemis au gouvernement, ou encore de se préoccuper un peu trop de l'avenir d'un parti politique.

Mais si vous restez intransigeants dans votre point de vue, c'est donc que les querelles de tendances vous paraissent inévitables ? dira-t-on.

— Certes, répliquerons-nous. Et la diversité des opinions n'est pas faite pour nous effrayer.

Car le moyen le plus efficace de nous entendre est encore d'affirmer loyalement nos conceptions dans leur intégralité. Foin des subtilités hypocrites et des imprécisions sen-

timentales ! La totale expression de toutes les idées est indispensable pour sélectionner les meilleures. Quel intérêt avez-vous donc à éluder la discussion de certains problèmes pour nous parler à tout propos et hors de propos de neutralité politique et d'unité morale ? Quelles sont vos arrières-pensées ? Se-rent-elles inavouables ?

Nous ne sommes pas des enfants et on peut tout nous dire ; nous savons que l'esprit en luttant contre l'erreur acquiert une conception plus nette et plus vivante de la vérité ; nous sentons capables de juger entre les diverses théories et tactiques qui nous seront exposées.

Ensuite que nos camarades qui militent dans les syndicats n'oublient pas, comme il arrive trop souvent, leur idéal anarchiste d'autonomie individuelle et d'entraide fraternelle, de combativité intrépide et de contrôle incessant, et qu'ils ne renoncent pas, à leur rôle de critique et d'éducation.

Enfin, remplacer périodiquement les permanents des organisations diverses. Le fonctionnement est la plaie du syndicalisme. Avec les « témoins » disparaîtraient bien des motifs de division. Car il ne faut pas faire les hommes meilleurs qu'ils ne sont. Quand ils ne se laissent pas corrompre par la classe ennemie, nos mandataires rétribués conçoivent du fait de leur fonction un orgueil insupportable, qui appelle une réaction nécessaire et des querelles inévitables.

Mais tout cela serait de nul effet si les syndiqués ne se mettaient d'accord sur un programme d'action directe ; s'ils ne défendaient énergiquement et opiniâtrement l'autonomie du mouvement ouvrier et, s'en tenant à leurs moyens de lutte spécifiques, ne déjouaient les ruses de l'adversaire (le Patronat) qui, par le gouvernement, leur fait présenter de multiples traquenards (Conseils du travail, commissions mixtes, contrat collectif, arbitrage obligatoire, capacité commerciale, etc.) pour canaliser leur ardeur revendicatrice dans les voies de la légalité, laquelle consacre l'exploitation sous toutes ses formes et les innombrables abus qui lui sont inhérents.

L'unité morale n'est possible qu'à la condition de se faire contre les forces ennemis : le Capital et l'Etat.

Albert Hayart.

## Pour le Libertaire

### Souscription permanente

Un camarade, 1 fr. — Petit Pierre, 1 fr. — Charpentiers en bois, 7 20 ; Téton, 1 fr. — Un camarade, 0 50 — Dusseux, 1 fr. — Girard, 1 fr. — R., 2 fr. — Deux soldats qui servent heureux de suiv

nous ne saurions compter sur eux dans aucun cas. Et ceci pour deux raisons préliminaires : primo, parce qu'ils constituent une quantité négligeable à tout point de vue, et secundo, parce qu'ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils veulent.

Wasso Chrochell.

## La dernière Lettre de Sasonoff

On se rappelle la mort de Sasonoff, survenue dans les conditions les plus tragiques, de cet homme qui avait donné la preuve d'une énergie et d'une volonté vraiment surhumaines.

Quand la Russie gémissait désespérément sous le joug barbare de l'infâme Von-Plehve, Sasonoff n'a pas hésité un seul instant à accomplir son devoir révolutionnaire en supprimant cette bête maliaise, prêt à se sacrifier pour la cause de la liberté et du bien-être du peuple russe, de ce martyr sublime de la misère, de l'ignorance et de la féroce des barbares et de la canaille.

Tout le monde se rappelle l'effet bien-faisant de cet acte de courage. La Russie, toute la Russie, respira librement. Personne ne demandait la cause de cette exécution juste et héroïque. Tout le monde la connaissait ou la sentait. Le gouvernement de l'Assassin Impérial fut tellement bouleversé par cet acte révolutionnaire qu'il n'osa pas tuer Sasonoff par peur d'irriter le peuple.

Mais il n'a pas cessé d'employer les moyens les plus infâmes pour persécuter Sasonoff et l'acculer au désespoir.

Il a réussi... Notre martyr, le martyr de la Russie est mort. La mort ne lui a pas fait peur ; il l'a envisagée calmement, fermement en vrai héros qu'il était.

Voici sa dernière lettre qu'il a écrite avant de mourir. Elle fera peut-être rire nos « individualistes » :

« Camarades ! Cette nuit, je tâcherai d'en finir avec moi. Si la mort de quelques-uns doit arrêter le martyre de nouvelles victimes, il faut que ce soit la mienne. Donc, je dois mourir. Je sens cela de tout mon cœur ; il m'est assez douloureux de n'avoir pu éviter la mort de deux camarades, aujourd'hui. (1) Je prie et je supplie mes camarades de ne pas m'imiter et de ne pas chercher la mort ! Si je n'avais eu le plus petit espoir que ma mort puisse diminuer les sacrifices exigés par Moloch, je serais resté certainement pour lutter avec vous, camarades ! Mais attendre un jour de plus, c'est peut-être voir périr de nouvelles victimes. Salut de tout mon cœur, amis, et bonne nuit ! »

Egor.

Il savait très bien, ce héros, que l'Assassin Impérial cherchait sa mort. On a essayé de le tuer en envoyant quelques balles dans sa cellule. Il savait aussi que l'Assassin rendait la vie impossible aux autres détenus politiques en justifiant cette mesure infâme par la présence de Sasonoff.

Et celui qui a su sacrifier son existence pour la liberté du peuple, n'a pas hésité à la sacrifier une autre fois pour la relative tranquillité de ses compagnons de chaîne.

Un exemple sublime pour les hypocrites et pour les lâches...

W. Ch.

## Les nouvelles Recrues de l'Antimilitarisme

On a vu des judophobes de toutes les couleurs, comme on a vu la judophobia servir chez tous les imbéciles, les conservateurs et les « je-m'enfouisse ». Seulement, c'est à nous que revient le honneur d'avoir les judophobes-anarchistes. L'assassin de Tsarkoï-Selo massacre le juif, car ce dernier, paraît-il, détruit l'honneur et le bien-être du peuple russe. Guillaume et François se livrent à une répression déguisée mais énergique contre le juif, sous le drapeau du pangermanisme, au nom de la Germanie libre et chrétienne. La fripouille réactionnaire, les moutons hermaphrodites du royalisme, les vieux homosexuels et le reste de la noblesse ignoble mènent la bataille contre le juif, en France. Cela toujours pour la patrie et pour l'honneur froissé, et aussi — ils le disent sans rire — par amour pour le peuple et pour sa liberté.

Ce ramassis de massacreurs, d'imbéciles et

de canailles diverses ne manque pas une occasion pour crier : « Gare au juif ! », mais les mêmes savent également mettre à profit chaque occasion pour extirper l'argent du juif avec tous les remerciements convenus. Les Grinbourg, les Rothschild, les Neuman, les Zimmermann, etc., sont ceux qui alimentent les caisses de Nicolas, de Guillame, qui honorent de leur présence les salons du d'Orléans ou qui fournissent des stipendiums aux vieux chevaliers de la « science » allemande.

Un Charles Maurras ou un Léon Daudet n'hésiteront pas à se mettre dans les mains d'un Rothschild ou d'un Hertz-Beckermann quand il s'agira de sauver le coffre-fort capitaliste et national. De même qu'un Drumont ira bel et bien monter la garde devant le coffre-fort des Rothschild quand le proléttaire voudra y regarder...

Tous ces gens-là nous sont connus. Leur dilettantisme peu scrupuleux ne nous empêche pas de voir leur conservatisme et leur rôle infâme d'abrutisseurs et de menteurs.

Mais que penser des anarchistes qui, fatigués de la lutte révolutionnaire ou désirent se singulariser dans le monde des « petits hommes », se mettent à collaborer à cette œuvre plus que dégoûtante, à cette lutte de races, tout en se disant antipatriotes et internationalistes.

Les juifs capitalistes sont la cause de la misère du prolétariat français, de la dégradation de notre art, musique, poésie, nous disent ces messieurs de l'antisémitisme « anarchiste ». Mais luttez donc contre ces capitalistes ; luttez contre eux positivement et non avec des mots ! Mais ces messieurs préfèrent se singulariser en confondant le juif capitaliste avec le juif proléttaire, comme si un capitaliste catholique ou protestant était meilleur pour les déshérités.

Ici, ce sont les Rothschild et les Dreyfus (par ricochet) qui affament le peuple, chrétien et juif ; là-bas, c'est le tsar, chrétien et orthodoxe par-dessus le marché, qui massacre les enfants, les femmes et les hommes juifs, qui réclament le droit de vivre plus librement. Et si ces messieurs de l'antisémitisme « anarchiste » avaient des yeux, ils verraient défilé devant eux les enfants des juifs, coupés en deux, les femmes juives enceintes, au ventre ouvert par le couteau du coasseur chrétien ; ils verront des milliers et des milliers de juifs vivant dans une misère atroce et exploités de la manière la plus infâme par tout ce qui est chrétien à Odessa ou à Varsovie, à Berlin ou à Hambourg, à Vienne ou à Cracovie.

Et s'il est incontestable que l'anarchiste est avant tout un antipatriote, il est aussi incontestable que le même anarchiste ne peut pas être antisémite, parce que les juifs capitalistes français sont devenus les maîtres odieux — comme tous les maîtres — de la France. La valetaille et la canaille réactionnaire, royaliste ou républicaine, échangent les pieds de celui qui leur donne de l'argent. Or, ce sont les juifs qui en ont et qui en donnent !

Après cela on peut bien crier au déshonneur de la France, de la patrie. Nous nous en fouts, de la patrie. Que le capitaliste juif gouverne le monde, le proléttaire juif n'aura pour cela plus chaud, comme le monde de chrétien n'est pas plus libre quand il est gouverné par les juifs ou par les capitalistes chrétiens. Juif ou chrétien, le capitaliste est un monstre qu'il faut abattre.

W. Gh.

## L'Agitation

VOIRON

Chez les mouleurs

C'est de cette corporation que je voudrais dire deux mots, parce que la misère et le surmenage y sont plus grands que dans toute autre, grâce à un patronat rapace et d'autant plus oppresseur que l'exploitation de nos patrons sortent de la classe moyenne et même de la classe ouvrière.

Il faut cependant rendre justice à ce milieu ouvrier qui a su lutter à maintes reprises contre l'exploitation de nos affameurs sans entraîneurs ; et il fut un temps où la révolte et l'action énergique ne leur faisaient point défaut. Sans l'influence de quelques politiciens véreux, les mouleurs voironnais seraient à la hauteur de leur tache, c'est-à-dire à l'avant-garde du mouvement ouvrier. Aujourd'hui l'inertie et la passivité y règnent.

Néanmoins, il reste encore quelques hommes conscients et c'est à eux qu'il appartient d'agir, de s'unir pour former des rangs plus solides que jamais afin de brûler le mal dont nous souffrons à sa racine.

Rien n'est respecté par les éche-bottes et les sous-ordres du patronat ; chaque atelier est un bagne pestilental ; les vexations et le surmenage imposé par nos vampires capitalistes ainsi que les salaires de famille sont les résultats de l'avachissement de notre corporation est prolongé. Il existe bien une organisation syndicale, mais à l'état embryonnaire.

Quand donc les ouvriers apprendront-ils que leur situation ne changera que lorsqu'ils ne croiront qu'en eux-mêmes et que tous leurs efforts seront groupés contre leurs exploiteurs ?

A. G.

MARSEILLE

Banale histoire

Pendant que les journaux bien pensants s'indignent, comme il convient, des avortements pratiqués par le docteur Long-Savigny, et que la justice recherche les « coupables », il n'est pas inutile de faire connaître une histoire, banale à coup sûr, mais vraie.

(1) Sasonoff se trompait, le jour où il écrivait cette lettre, personne n'était pas mort encore.

Une jeune fille de 18 à 20 ans qui, péniblement, gagnait sa vie comme « bonne à tout faire », abandonnée par son amant dans un état de grossesse avancé, est obligée de quitter sa place. Elle accouche à l'hôpital, — d'où on la fait sortir avant complet rétablissement — et, pendant les quelques jours de repos qu'elle prend, ses maigres économies sont vite dépensées. La voilà dénuée de tout, sans ressources, servant contre elle son gosse grelottant de froid, à la recherche d'un gagne-pain probatoire.

Initiale de pousser le tableau au noir : il est facile de se faire une idée de toute la misère qui en découle. Et la chose est rougeusement authentique.

Si, prévoyant ce calvaire pour son enfant et pour elle, la mère s'était fait avorter, c'était la prison ; elle n'a rien fait et voilà deux êtres innocents condamnés à une vie affreuse ou au suicide. Où est la justice ?

Une grande lacune à combler

Il ne manque certainement pas à Marseille de éléments anarchistes. Pas mal de complices seraient très heureux de pouvoir se réunir, organiser des causeries, faire de la propagande. Un essai a bien été fait dans ce sens, mais il n'a pas donné de résultat.

Pourquoi ? Parce qu'il groupait des éléments trop disparates. Le groupe « d'Education libre » n'a jamais été un groupe et l'éducation libre y était bien mal comprise.

Je ne doute pas de la bonne volonté des camarades qui s'y sont réunis, mais ils manquaient de cohésion, d'entente, faute d'un but bien déterminé, probablement.

J'invite donc les camarades à former un noyau agissant en vue de la propagande et de l'éducation anarchistes. Après entente avec quelques copains, on convoquera pour une prochaine réunion. Qu'on se le dise...

Yro.

## Communications

PARIS

Fédération Communiste révolutionnaire, groupe du 16<sup>e</sup>. — Réunion du groupe lundi 6 février, causerie éducative à l'Avenir de Plaisance, 13, rue Niepce.

Jeunesse libertaire du XVIII. — Réunion mercredi, à 9 heures, salle Bousquet, 89, rue Duhesme. Causerie par un camarade. Proposition de meeting.

Groupe des Temps Nouveaux. — Vendredi, 10 février, à 8 heures du soir, au restaurant coopératif, 49, rue de Bretagne, causerie par M. Pierrot et G. Durupt. Sujet : Les raisons matérielle et morale de l'anarchiste.

Salle Dubourg, 26, rue des Carmes. — Vendredi 17 février, à 9 heures du soir, au restaurant coopératif, 49, rue de Bretagne, causerie par M. Pierrot. — Sujet traité : la moralité du Communisme : le Communisme dans l'immoralité.

Invitation particulière est faite à tous ceux qui sont venus le 27 janvier pour entendre traiter de l'immoralité du communisme, et qui ne se sont point satisfait d'un bluff.

Groupe d'Etudes sociales. — Réunion du groupe tous les samedis, à 8 heures et demie, au siège social, salle Claresy, 17, rue de l'Hôtel-de-Ville. Causerie entre camarades.

Groupe d'Etudes Sociales. — Samedi 4 février et 8 heures et demie, salle Henri, rue du Pont-de-Fer, grand meeting pour la révision du pro-

gramme d'Administration.

Foyer Populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau, jeudi 9 février à 8 h. ½, conférence publique et contradictoire : L'Eveil de l'Orient par Pratelle, publiciste.

Dimanche, 5 février à 8 h. ½, grande fête familiale. Le groupe théâtral joutera : Fin de mots, et Asile de nuit. Concert symphonique.

Entrée, 30 centimes pour les frais.

Cirque d'Audi social. — Invitiamo i compagni a intervenire alla conferenza che sarà tenuta domenica 5, alle ore 2 e demie, nel solito locale 5, rue d'Avron.

Le compagnio Monanni parla sul tema : « Gil anarchist e la reazione. »

Le libre Recherche (Groupe d'études sociologiques du quartier Latin). — Salle de la Lutte sociale, 16, rue Grégoire-de-Tours, le vendredi 3 février, causerie par Bella Alzir, sujet : Violence et lâcheté.»

Groupes ouvriers néo-mathusien, section du 20<sup>e</sup> arrondissement. Salle du foyer populaire, 5, rue Henri-Chevreau.

Tous les lundis, permanence de 8 h. 1/2 à 10 h. Lundi 6 février, causerie par Armand. Sujet traité : La masse, le surhomme et les anarchistes.

La Solidarité, restaurant coopératif, 33, rue Guersant.

Camarades,

Vous êtes priés d'assister à l'Assemblée générale qui aura lieu le 28 janvier 1911 à 9 heures du soir, à son siège, 33, rue Guersant.

« Examen de l'ordre du jour »

1<sup>er</sup> Rapport moral et financier.

2<sup>me</sup> Renouvellement du Conseil d'Administration et de la Commission de Contrôle ;

3<sup>me</sup> Questions diverses.

Le Conseil d'Administration.

PANTIN AUBERVILLIERS

Fédération Communiste révolutionnaire. — Groupe de Pantin. — Les camarades de Pantin-Aubervilliers et environs sont spécialement invités à la réunion extraordinaire qui aura lieu le samedi 4 février 1911, à 8 heures et demie, à la salle Bourrique, 67, route d'Aubervilliers à Pantin.

Ordre du jour :

Causerie sur le « Militarisme révolutionnaire » ; Organisation de la propagande antimilitariste pour le conseil de révision.

Urgent. Présence indispensable.

BEZONS

Syndicat des Industries électriques (section de Bezons-Argetonne). — Dimanche 12 février 1911, à 2 heures du soir, salle Marais, rampe du Pont, à Bezons, grande matinée artistique suivie de bal, organisé par la section de Bezons, avec le concours du groupe Artistique Syndical. Allocution par le camarade Pataud.

Carte d'entrée, 0 fr. 50.

N. B. — Les camarades qui voudraient assister à la fête sont priés de réclamer des cartes aux organisations ouvrières et aux journaux.

PONTOISE

Groupe d'Etudes sociales. — Réunion du groupe tous les samedis, à 8 heures et demie, au siège social, salle Claresy, 17, rue de l'Hôtel-de-Ville. Causerie entre camarades.

VILLENEUVE-Saint-GEORGES

Groupe d'Etudes Sociales. — Samedi 4 février à 8 heures et demie, salle Henri, rue du Pont-de-Fer, grand meeting pour la révision du pro-

cès Durand, avec le concours des camarades Sergent, des Typos, et Dauthuille, du *Libertaire*. Entrée gratuite.

GRENOBLE

Groupe révolutionnaire intersyndical. — Tous les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu samedi 4 février, à 8 heures et demie du soir, café Chotard, rue Chenoise (salle du premier étage). Causerie par un camarade : 1<sup>er</sup> Les arrivistes ; 2<sup>me</sup> Questions d'algèbre.

MARSEILLE

Comité de défense sociale. — Dimanche 5 février, assemblée générale au siège, 41, rue Thubaneau. Tous les membres sont priés d'y assister.

NANTES

Groupe d'Etudes sociales l' « Aube Nouvelle » — Les camarades détenteurs des listes de souscriptions de l' « Aube Nouvelle » pour la création d'une imprimerie de propagande, sont priés de faire parvenir le plus tôt possible au camarade Ménérid André 4, boulevard de l'Égalité Chantenay, Nantes (Loire-Inférieure). Les réunions du groupe auront lieu le deuxième jeudi de chaque mois au siège, Maison du Peuple, rue du Chapeau-Rouge, Nantes.

SAINTE NAZAIRE

Groupe anarchiste d